



Alfred Bardey, le patron de Rimbaud
à Aden et à Harar

LE GRAND TÉMOIN

PRÉFACE DE CLAUDE JEANCOLAS

Alfred Bardey? Quelle importance pour nous? Un jeune bourgeois, éducation classique, premiers pas professionnels dans l'entreprise de papa, négociant en soieries à Lyon, curiosité pour le commerce et pour la planète, commerçant-entrepreneur dans l'âme et qui, vite, avec quelques autres de son âge crée une société de négoce de café, avec bureau à Aden. L'Histoire l'aurait rangé, presque anonyme, dans cette catégorie très fin XIX^e des marchands-explorateurs, si sa route, un jour, n'avait croisé celle d'Arthur Rimbaud, l'un des plus grands poètes du monde moderne. Mais Bardey ne savait rien de cette qualité de celui qu'il recruta pour diriger l'atelier de tri du café où trimait une vingtaine de femmes hindoues. Rien d'autre que ce qu'il avait vu, un homme épuisé, exsangue, cherchant du travail désespérément, et qui avait dit avoir 25 ans, comme lui, être né à Dôle dans le Jura et avoir dû quitter Chypre et son dernier emploi de chef d'équipe dans une carrière en raison de la faillite de son employeur. Pourquoi ne l'aurait-il pas cru? Il avait l'air sérieux, honnête et motivé.

Pourtant Arthur avait menti, et deux fois même. D'abord son dernier emploi n'avait pas été dans la carrière de Larnaca, mais comme chef de chantier de la construction de la résidence d'été du gouverneur anglais sur le mont Troodos. Pourquoi cette omission?

Pour empêcher toute enquête éventuelle sur les raisons du départ. On parle d'une altercation avec un ouvrier qui se serait mal terminée et donc d'une fuite par crainte de poursuites judiciaires. Le second mensonge est cette naissance supposée à Dôle. N'est-il pas né à Charleville! Voulait-il à ce point effacer toute trace d'une vie passée? Le choix de Dôle n'est pas innocent: au moment de mentir, c'est la ville natale du père qui est venue à la conscience. Ainsi, celui dont on ne parlait plus, qu'on avait banni depuis qu'il avait abandonné la famille vingt ans plus tôt, celui-là reparaisait à l'improviste. Il n'avait jamais quitté la conscience du fils. Tout renoncement, dans le clan Rimbaud, n'est absolu qu'en apparence. Les occultations provoquent des interdits, n'entraînent pas l'inexistence. Ainsi en est-il lorsqu'Arthur renonce à la poésie: il l'exclut de sa vie, n'en parle plus, ne supporte pas la moindre allusion à son sujet. Silence. Ce qui ne veut pas dire oublié.

Bien des années après leur première rencontre, Bardey rentre de quelques mois de repos et de cure en France. À bord du paquebot des Messageries Maritimes, il a fait connaissance d'un certain Paul Bourde, journaliste au *Temps*, en route pour le Tonkin. Chacun raconte son métier. Pour Bardey, l'ouverture récente du bureau de Harar que dirige Rimbaud... À ce nom prononcé, l'autre sursaute: ne serait-ce pas son ancien compagnon de collègue à Charleville? De Charleville? Non certainement pas le Rimbaud de Bardey est de Dôle. Intrigué, chacun décrit son Rimbaud avant de se rendre à l'évidence: c'est le même. Bardey tombe des nues. Certes, il voyait son employé « comme un original, vivant à l'écart des Européens, ne fréquentant que des indigènes et ayant appris très promptement les diverses langues du pays »¹. Certes, il le trouvait « un peu bizarre »². Mais d'ici à s'être douté de cette vie de poète maudit, de bohème, de ces mœurs dissolues, c'est incroyable! Il n'y avait jamais eu ni un signe, ni un geste, ni une parole qui eut trahi le secret. Dès qu'il le voit, il ne peut s'empêcher de l'interroger sur ce silence: a-t-il vraiment été ce poète-là dont Bourde avait fait une telle description et pourquoi n'écrit-il plus? La réaction est sèche: « il ne m'a jamais laissé faire allusion à ses anciens travaux littéraires. Je lui ai demandé

quelques fois pourquoi il ne les continuait pas. Je n'obtenais que ses réponses habituelles : absurde, ridicule, dégoûtant... »³. Bref, fin de non recevoir.

Faut-il croire Arthur Rimbaud ? Non. Cette brutalité doit être comprise comme une volonté d'interrompre là le questionnement, de mettre un point final à l'investigation. Il a peur de souffrir, de voir saigner à nouveau la blessure mal cicatrisée de cette mutilation de la poésie comme dira Stéphane Mallarmé. Dix ans ont passé depuis le renoncement volontaire mais la douleur est encore là. Il avait trop aimé la poésie, lui donnant toute sa vie. Il avait mis en elle toute sa confiance : sa poésie changerait la vie ! Elle s'était révélée impuissante. Elle l'avait trompé. Elle n'avait pas ce pouvoir magique dont il avait rêvé. Il l'avait rejetée, comme une catin, une séductrice qui avait abusé de lui, lui volant tout son amour et sa ferveur, traîtresse. Silence sur elle. Alfred Bardey, pour nous, est le témoin de ces années du silence. C'est un titre de gloire qui peut paraître moins brillant que celui de témoin de l'adolescence, à la naissance du génie, comme Delahaye ou Izambard, ou témoin des années poétiques quand Rimbaud semble un jeune dieu, dispensé des pesanteurs de notre condition humaine, comme Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Félix Fénéon ou Rémi de Gourmont. Ceux-là ont eu la part belle, à raconter le jeune homme beau, intelligent, brûlé de fièvres purificatrices, pourfendeur des égoïsmes bourgeois et des matérialismes sans âme. Bardey, lui, ne voit qu'un homme, jeune encore, mais dont les cheveux déjà blanchissent et qui, avec plus ou moins de bonheur se livre au commerce du café, de la plume d'autruche, du tissu, de l'ivoire... et, une fois, des armes. Eh bien non, c'est Bardey qui a la plus belle part. Les années d'Afrique sont essentielles à notre affection pour Rimbaud. Dans cette vie moins scintillante, il est plus humain, semblable à nous, avec nos peurs existentielles, nos peines, nos luttes quotidiennes et qui ne sont pas grandioses, nos hantises de l'ennui, notre mal d'exister quand on a perdu l'orgueil de croire à notre pouvoir de changer la vie par quelques mots lancés en l'air, nos joies simples, parfois, et qui nous aident à poursuivre la route.

Comment ce témoin du « silence de Rimbaud » procède-t-il ? Humblement, il raconte son propre quotidien dans la Corne de l'Afrique. C'est le même que celui de Rimbaud et que ce dernier a négligé de nous dire — sans intérêt devait-il songer. Et notre lecture, par notre connaissance de l'emmurement dans le mutisme et la souffrance sourde d'Arthur, prend une force que ne pouvait imaginer Bardey en écrivant ses mémoires. Par notre émotion son texte devient littérature. Avons-nous des preuves à cette prétention d'affirmer la torture secrète ? Oui, et par deux fois la même preuve répétée : deux lettres arrivées à Harar. La première en 1888, de Pierre Bourde, justement, lui annonce la notoriété naissante de son œuvre dans le Paris intellectuel. La seconde quelques années plus tard, comme confirmation de cette notoriété : Laurent de Gavoty, journaliste à *La France moderne* sollicite sa collaboration au journal, comme « chef de l'École décadente et symboliste ». Les a-t-il chiffonnées, jetées, brûlées comme des résurgences de ce passé fui, « absurde, ridicule, dégoûtant » ? Non, il a plié ces deux lettres soigneusement et les a rangées bien à l'abri. Pour sa dernière descente de Harar, il avait emporté peu de bagages. Le temps était terrible, il pleuvait. Lui tombait de la civière portée à bras d'hommes, continuellement. Ces deux lettres sont parvenues jusqu'à nous, intactes, sans trace de pluie ou de boue. Elles étaient essentielles pour lui, elles donnaient un sens à sa vie. Immense bonheur et probablement aussi immense désespoir : il était désormais impossible de renouer avec ces années-là, cette poésie-là, trop tard.

Si le *black-out* poétique de Rimbaud est bien le premier mystère qui nous préoccupe durant ces dix dernières années d'Afrique, il en est un autre pas moins troublant. Pourquoi est-il resté dans la Corne de l'Afrique ? Si l'on écoute sa voix par les lettres d'alors, il détestait cette Afrique où il semblait condamné à vivre. Il n'y paraît pas moins désespéré que Jérémie et pas moins virtuose que lui à exprimer ses lamentations, des colères, des gémissements, des doléances... Il y répète sa détestation du pays, il annonce continuellement son départ pour ailleurs, Panama, l'Indochine, Zanzibar surtout. Or il ne part pas. Lui, que Verlaine avait surnommé « l'homme aux semelles de

vent » tant il avait la bougeotte, toujours prêt à s'embarquer pour un ailleurs, un inconnu, reste. Mieux encore, sur son lit d'agonisant à Marseille, quand le mensonge n'est plus d'aucune utilité quand toute pudeur perd tout sens, à quoi songe-t-il, que dit-il? Repartir dans sa Corne de l'Afrique, oh oui, qu'on le charge sur le premier paquebot en partance. Y a-t-il plus grande preuve d'attachement et d'amour? Serait-il incohérent? Non, jamais, mais il faut croire au secret retenu, à l'amour qui ne se dit pas, c'est un comportement de famille chez les Rimbaud.

Sachons lire ce qu'Arthur n'a pas écrit. Bardey nous aide. Monseigneur Taurin-Cahagne, l'évêque des Gallas, avait prévenu: « servez-vous de l'intermédiaire des indigènes, qu'ils sachent bien que vous ne venez pas les dépouiller d'un négoce qu'ils exercent depuis des siècles, soyez patients avec eux: dans ces pays africains l'impatience, ce qu'on appelle la « *fièvre française* », gâte tout; il faut savoir attendre, temporiser; le temps n'est compté pour rien dans ce pays. Je sais que c'est loin de notre caractère; mais soyons persuadés que ce n'est pas nous qui les changerons, mais nous qui devons forcément nous conformer à leur caractère »⁴. Arthur Rimbaud est un nerveux, un pressé. Cet apprentissage de la lenteur et de la patience lui est certainement un enfer. Alors quand il n'en peut plus, il se défoule par ces lettres, première raison de ses agressions verbales. Elles sont l'exutoire, indispensable. L'autre explication tient au destinataire des lettres: sa mère. C'est une femme austère, croyante, élevée dans cette vision janséniste de la vie qui place le devoir avant tout et croit au salut par les épreuves. Arthur, est-ce conscient ou pas, entrant dans cette vision, se rapproche de sa mère, se sait compris d'elle et donc aimé. Dans sa solitude affective — « Pour moi, je n'ai personne à qui songer, sauf ma propre personne, qui ne demande rien »⁵ et l'épisode de la femme abyssine n'est qu'un passage désespéré — ces lettres sont des appels à l'amour maternel. Il se plaint plus que de raison pour se faire aimer, consoler, materner. N'écrit-il pas dès 1882: « Mais d'ailleurs, à présent, je suis fort habitué à toute espèce d'ennuis; et, si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter »⁶. Dans la vie dure sa mère compatit et cède à tous

ses caprices. Elle court chez les industriels de Sedan chercher des échantillons de tissu, elle commande des livres à Paris, elle envoie même l'argent d'un voyage Le Caire-Zanzibar, alors même qu'il vient de déposer huit kilos d'or à la banque, elle achète un lopin de terre à Roche, juste en face de sa ferme — rêvait-elle que le fils reviendrait se construire une maison près d'elle pour y finir ses jours? —, elle se révolte, un peu, à l'achat, inconsidéré selon elle d'un appareil photographique, puis elle cède... On n'a pas assez dit combien ces deux-là se sont aimés, sans jamais se le dire et se l'écrire, c'est-à-dire nous le dire. Pareil pour l'Afrique. Certes il y a ces quelques injures; elles cachent un attachement profond, un véritable ensorcellement. « Où sont les courses à travers les monts, les cavalcades, les promenades, les déserts, les rivières et les mers? »⁷ écrit-il à sa sœur quand il est hospitalisé à Marseille. Son Afrique lui manque, cette « liberté libre » à laquelle il est tant attaché et que certainement il ne pourrait vivre en Europe.

De nouveau Alfred Bardey devient le témoin indispensable et le scribe. Il raconte le travail, les compagnons, les rencontres, les caravanes, les paysages traversés... tout ce qu'Arthur a vécu et omis de raconter, parce que c'était inutile, sans intérêt, parce qu'il ne pouvait imaginer qu'un jour nous existerions, nous, dévorés d'admiration et d'affection. Ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu nous concerne, nous qui cherchons à le comprendre. Une caravane d'esclaves campe dans un *oued*, un jeune prêtre chrétien surgit de nulle part, en route pour Jérusalem, un vieillard et deux acolytes armés de lances bloquent la piste et réclament un droit de passage... et ce jeune homme arrogant et magnifique qui porte une plume blanche dans les cheveux? C'est qu'il a tué un homme. Par Bardey on entend cette langue des caravanes mêlant toutes les langues des tribus, l'afar, l'oromo, le somali, le harari, l'amharique, et puis aussi l'arabe, mots qu'Arthur a entendus, a prononcés. C'est vrai, le temps n'a plus d'importance. La violence du climat, la dureté des routes, les bêtes sauvages, les épidémies fréquentes, les accidents... à ce quotidien-là les êtres fragiles ne résistent pas et s'échappent ou meurent. Comment vivent les gens ici? « Ils ne pensent à la valeur de la vie qu'au moment de

BARR-ADJAM, SOUVENIRS DU PATRON DE RIMBAUD

la perdre. Ils existent et c'est tout »⁸, écrit Bardey. C'est probablement cette précarité et cette conscience qui engendrent une forme de respect et de solidarité en route. Bardey critique rarement ses compagnons d'enfer. Rimbaud cherche à vivre au plus près de leurs coutumes, il s'habille simplement, souvent mange comme eux, avec la main droite, il est solide à la marche, autant qu'eux, ce qui n'est pas peu dire, il leur montre un courage exemplaire... et force ainsi leur respect. C'est pour cela qu'ils ne l'assassinèrent pas lorsque, seul blanc de la caravane, il monta au Choa une caravane d'armes. Rimbaud était devenu un des leurs, Afar parmi les Afars. D'où l'impossible retour en France, sinon forcé par la maladie, sur une civière.

Ainsi *Bar Adjam* d'Alfred Bardey est un texte précieux à qui aime Rimbaud. Nous devons à Joseph Tubiana de le connaître : il avait découvert le manuscrit il y a trente ans et l'avait édité. Cette nouvelle édition, enrichie des photos de l'album personnel de Bardey, le rend accessible à un public plus large.

CLAUDE JEANCOLAS

1. Lettre de Paul Bourde à Paterne Berrichon, 3 juillet 1897. Musée-Bibliothèque de Charleville-Mézières.
2. Lettre de Alfred Bardey à Arthur Rimbaud, Vichy, 24 juillet 1883. Musée-Bibliothèque de Charleville-Mézières.
3. Henri Bouillane de Lacoste et Henri Matarasso, Nouveaux documents sur Rimbaud.
4. Lettre de Mgr Taurin Cahagne au directeur du bureau de Lyon Mazeran, Viannay, Bardey et Cie, 5 août 1880. Publié par Alfred Bardey dans *Barr-Adjam*, CNRS, p. 217.
5. Lettre de Harar aux siens, 7 novembre 1881.
6. Lettre d'Aden aux siens, 10 juillet 1882.
7. Lettre de Rimbaud à sa sœur Isabelle, Marseille, 10 juillet 1891. Fonds Doucet, Paris.
8. Alfred Bardey, *Barr-Adjam*, CNRS, p. 194.